

Géographie  
et cultures

## Géographie et cultures

1 | 1992  
Géographie et cultures n° 1

---

# La diffusion du savoir géographique en Grèce ancienne

Archaïsme et innovation, mythe et science spécialisée

Christian Jacob

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2551>

DOI : 10.4000/gc.2551

ISSN : 2267-6759

### Éditeur

L'Harmattan

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1992

Pagination : 89-104

ISSN : 1165-0354

### Référence électronique

Christian Jacob, « La diffusion du savoir géographique en Grèce ancienne », *Géographie et cultures* [En ligne], 1 | 1992, mis en ligne le 06 janvier 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2551> ; DOI : 10.4000/gc.2551

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

---

# La diffusion du savoir géographique en Grèce ancienne

Archaisme et innovation, mythe et science spécialisée

Christian Jacob

---

- 1 Si l'on admet que l'ethnogéographie a pour tâche d'étudier des modes d'organisation et de représentation de l'espace dans des contextes socio-culturels précis, depuis l'ensemble des pratiques du quotidien jusqu'aux formes de savoir les plus spécialisées, l'historien de la géographie antique se trouve confronté à une double forme d'éloignement : à la distance culturelle caractéristique du projet anthropologique s'ajoute la distance dans le temps qui contraint à une approche quasi-archéologique des documents subsistants. Le problème de l'évolution et de la diachronie se pose dès lors à un double niveau : peut-on étudier la géographie antique sans projeter le modèle, la référence de la géographie contemporaine, avec sa finalité, ses méthodes, ses objets ? Et comment comprendre le processus d'évolution de ce savoir à l'intérieur même de son cadre historique, en l'occurrence la civilisation gréco-romaine ?
- 2 L'ethnogéographie, qui se propose d'étudier l'architecture d'une « vision du monde », d'un « rapport à l'espace », empirique ou spéculatif, rejoint alors les problématiques spécifiques de l'histoire des sciences en général et de l'histoire de la géographie en particulier : statut de la temporalité, nature et rythmes du progrès, finalité du savoir. Notre hypothèse est que le point de vue ethnogéographique implique une forme de distance anthropologique, attentive aux différences et à la pertinence culturelles, qui permet à l'historien de contourner les obstacles du positivisme ou de l'anachronisme, c'est-à-dire de penser l'évolution du savoir géographique dans un cadre et des frontières disciplinaires différents de ceux de la géographie moderne.
- 3 L'ethnogéographie se donne pour objet des pratiques et des représentations, des arts et des légendes d'espaces. Ces deux catégories d'objets présupposent une différence de point de vue, même si, dans l'enquête scientifique, il est souvent difficile de les dissocier. L'observateur joue un rôle déterminant dans la construction de l'objet lorsqu'il s'agit par exemple de décrire et d'interpréter l'organisation de l'espace vécu dans une société traditionnelle, la signification des itinéraires de chasse, de guerre, de transhumance, de

migration ou de pèlerinage, ou les valeurs symboliques attachées à tel ou tel type de paysage. Il lui faut formaliser et déployer en système un ensemble de traits pertinents qui sont le plus souvent implicites dans la pratique et le quotidien de la population étudiée. En revanche, l'étude des représentations, mythes, cartes, textes géographiques, implique que la recherche s'arrête sur cette médiation qu'est le discours, dans ses différentes matérialisations.

- 4 Le discours permet un accès privilégié à l'espace pensé, imaginé, construit par les catégories symboliques d'une culture ou selon les méthodes, les cadres épistémologiques d'un savoir sur l'espace pris à une étape de son évolution. L'historien moderne se donne alors pour objet les procédures par lesquelles, dans une société donnée, des auteurs ont formalisé, décrit, raconté leur propre rapport à l'espace géographique. L'objet de la recherche est donc constitué autant par les contenus de ce savoir géographique que par l'effet réflexif qui le fonde, réflexif dans la double acception d'élaboration intellectuelle et de retour du regard sur sa propre vision. L'étude de la géographie antique doit ainsi ajouter une dimension herméneutique à ses composantes anthropologiques et historiques. Elle doit étudier une manière particulière de parler de l'espace, de constituer ce savoir en genre discursif (le traité de géographie), régi par des règles épistémologiques, mais aussi par une rhétorique, un lexique, des figures de raisonnement. Il est également possible de situer plus largement le discours géographique dans le champ de la culture qui le produit, d'observer les frontières qui le séparent des autres domaines, la littérature, le mythe, l'histoire, les jeux d'échanges de concepts, de métaphores, de modèles épistémologiques ou méthodologiques qui circulent entre ces secteurs.
- 5 Nous nous proposons de réfléchir sur la manière d'articuler, dans la recherche, les trois dimensions que nous venons de définir sommairement :
  - l'approche anthropologique du savoir géographique dans l'Antiquité grecque, la recherche d'une spécificité de cette science par rapport à ses avatars contemporains ;
  - le statut de l'histoire de cette discipline dans un cadre chronologique qui s'étend d'Homère à Ptolémée, c'est-à-dire le statut de la durée et du progrès ;
  - la typologie et l'analyse des formes de discours qui véhiculent le ou les savoirs que nous identifions aujourd'hui comme géographiques ou qui s'affirmaient explicitement comme tels.
- 6 Notre réflexion s'appuie sur le constat d'une certaine incompatibilité entre le projet ethnogéographique et les formes classiques de l'histoire de la géographie. Cette dernière, dans le domaine de l'Antiquité, du moins, est profondément inspirée par le modèle de la géographie moderne, norme implicite et naturelle projetée sur les étapes les plus anciennes du savoir. Cette référence sous-tend, par exemple, le travail de Paul Pédech, portant des jugements de valeur sur la géographie grecque, ses échecs et ses errances, son manque de rigueur et ses frontières trop larges et trop lâches<sup>1</sup>. L'histoire de la géographie n'est jamais totalement amnésique, et il est difficile d'étudier une étape de l'évolution de cette science sans la situer par rapport à son devenir, à son *telos* comme le diraient les Grecs. Germaine Aujac, dans ses travaux, qui ont renouvelé les études sur la géographie antique, a ainsi choisi de privilégier le courant « scientifique », étroitement associé aux mathématiques et à l'astronomie et qui constitue, en effet, une étape importante dans la genèse de la géographie moderne<sup>2</sup> : Ératosthène, Hipparque, Ptolémée apparaissent comme les fondateurs d'une tradition qui mène à Mercator puis à l'Académie des Sciences. Malgré l'apport de ses travaux, on peut sans doute reprocher à Germaine Aujac de projeter sur l'ensemble des vestiges de la géographie antique un cadre qui est celui de

la géographie moderne : en délimitant aussi fermement son objet, le chercheur abandonne hors-champ des restes où résidait peut-être la spécificité de la science antique, de ses sphères d'intérêt, de ses problématiques.

- 7 Nous voudrions montrer que la démarche ethnogéographique, attentive à l'étude des géographies resituées dans leur contexte social et culturel, conduit à remettre en cause les modèles traditionnels de l'histoire des sciences (progrès linéaire, finalisé, conduisant par étapes vers des modèles de scientificité que nous jugeons proches des nôtres) et à interroger la définition et la nature de la géographie lorsqu'elle ne correspond pas aux limites de la discipline moderne. Pour dire les choses rapidement, quelle est la nature et l'utilité de ce savoir en Grèce ancienne, qui, à la différence de la géographie moderne, ne sert pas à faire la guerre, à planifier, à administrer, ou même à penser l'espace ? Et qu'en est-il de cette géographie qui s'intègre dans un projet intellectuel d'enquête au sens large (l'*historia* des Grecs) avant de devenir une discipline encyclopédique, qui englobe l'histoire, la mythologie, les sciences naturelles, la philologie et la critique littéraire...<sup>3</sup> ?
- 8 Peut-on concilier l'intérêt ethnogéographique pour les résonances sociales de la géographie, son impact sur les mentalités et les pratiques, d'une part, et la démarche historique, d'autre part, incontournable dans le cadre de l'Antiquité grecque où la recherche porte sur un *continuum* temporel étendu, mais qui implique presque inévitablement une forme de récit chronologique et téléologique ? Dans la pratique classique de l'histoire des sciences<sup>4</sup> l'évolution a toujours un sens : on en est alors conduit à privilégier certaines étapes, certaines transitions ou ruptures, certaines ramifications aux dépens des autres, ce qui revient à privilégier le tronc unique aux dépens des branches parallèles ou pluridirectionnelles (l'élagage comme principe fondamental de l'historien « positiviste » des savoirs ?).

## Les géographies parallèles

- 9 Pour l'historien de la géographie grecque, il est difficile d'éviter la forme du récit chronologique. Des visions brumeuses de la cosmologie archaïque (Homère-Hésiode, aux VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) au quadrillage de la mappemonde ptoléméenne (II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), il est vrai qu'il y a « progrès », et nous pouvons dégager ces moments cruciaux que sont le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., où les intellectuels Ioniens inventent une forme de pensée rationnelle, la première astronomie, la première géométrie et la première carte (Anaximandre de Milet, disciple de Thalès), les III<sup>e</sup>-II<sup>e</sup> siècles av. J.-C., où les savants utilisent les ressources de la Bibliothèque et du Musée d'Alexandrie pour une réforme globale des « anciennes cartes » (Eratosthène de Cyrène, Hipparque), le début de l'ère chrétienne, où Strabon voudrait servir les desseins de l'administration augustéenne par un traité de géographie générale, et l'entreprise de Claude Ptolémée, à l'apogée de l'Empire, qui vise l'inventaire du monde sous la forme d'un catalogue de positions cartographiques. Mais ce progrès n'est pas linéaire et cumulatif, il ne rend pas obsolètes les représentations et les savoirs plus anciens. Plus qu'une tradition unique, qui obéirait à une évolution continue et cohérente, nous avons des ramifications, des courants parallèles, dont les plus novateurs ne sont pas nécessairement les plus diffusés. Toute la difficulté consiste à interpréter l'évolution parallèle de ces différentes traditions, qui peuvent se rencontrer ou ne jamais se croiser, mais coexistent avec des degrés de diffusion sociale souvent paradoxale. Il faudrait ainsi envisager une histoire des

géographies plus que de la géographie, tant il est vrai que l'intitulé moderne de la discipline finalise implicitement l'orientation de la recherche.

- 10 Le témoignage des *Nuées* d'Aristophane, par exemple, au-delà de ses significations propres, nous paraît particulièrement éclairant. Cette comédie est représentée pour la première fois à Athènes lors de la fête des Grandes Dionysies (423 av. J.-C.). Dans le cadre d'une satire plus générale des intellectuels et de leurs nouvelles méthodes d'éducation, Aristophane met en scène une « leçon de cartographie » dans l'école de Socrate (v. 200-217) : le « circuit de la terre » est situé au milieu d'un ensemble d'objets qui évoquent la géométrie et l'astronomie. Ce contexte scientifique rappelle les travaux des « physiciens » ioniens du VI<sup>e</sup> s., ce milieu dans lequel Anaximandre de Milet a tracé la première carte de la terre. En se moquant des intellectuels et en montrant l'inutilité de la géographie en période de crise (Athènes est alors plongée dans la guerre du Péloponnèse, et les cartographes ne sont même pas capables d'éloigner Sparte de leur cité sur le dessin... !), le poète comique témoigne indirectement de la perpétuation dans quelques écoles d'avant-garde d'une forme de cartographie abstraite et œcuménique. L'historien sans méfiance enregistrera donc aujourd'hui sans sourciller les développements athéniens en matière de cartographie scientifique<sup>5</sup>. Mais l'effet comique résulte de l'étrangeté, de l'ésotérisme même de cette activité aux yeux du public athénien : le paysan Strepsiade est sans nul doute le porte-parole de l'Athénien moyen, désorienté devant les accessoires et le discours des intellectuels.
- 11 L'œuvre contemporaine de Thucydide, le grand historien de la guerre du Péloponnèse, montre bien le hiatus qui existait entre ce travail de spécialistes, astronomes et géomètres plus que géographes, et les représentations plus traditionnelles de l'espace. Alors que Plutarque, polygraphe d'époque romaine (fin du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.) et sans doute déjà ébloui par le mirage du « miracle grec », imagine les Athéniens, pendant la guerre du Péloponnèse, absorbés à tracer des cartes de la Méditerranée et de la Sicile sur la poussière de l'Agora<sup>6</sup>, Thucydide offre un témoignage moins brillant : « La foule n'avait aucune notion de la grandeur de l'île ni du nombre de ses habitants, Grecs ou Barbares »<sup>7</sup>. Chez cet auteur qui incarne une certaine rationalité de l'Athènes classique, on ne trouve en effet aucune référence à la cartographie, simplement l'influence de la tradition des histoires locales et des monographies régionales qui se sont développées au V<sup>e</sup> siècle, et où l'on attache plus d'importance aux fondateurs et aux généalogies mythiques qu'aux représentations abstraites de l'espace. Les traditions mythiques permettent de développer un discours particulier sur l'espace grec : les récits de fondation, le jeu des parentés dans les familles, les vagues successives de peuplement, depuis les ancêtres mythiques jusqu'au mouvement de la colonisation historique délimitent une forme de savoir « logographique » que l'on retrouve chez les auteurs comme Hellanicos de Lesbos ou Acousilaos d'Argos. En revanche, dans l'historiographie d'Hérodote, davantage orientée vers les rapports conflictuels entre les Grecs et les Barbares, le discours géographique s'ouvrait sur l'ethnographie, la description des coutumes (*nomoi*) des Barbares.
- 12 La cartographie apparaît comme une discipline si spécialisée qu'elle est confinée dans des lieux d'accès difficile pour les profanes : c'est l'école de Socrate dans la fiction comique d'Aristophane, c'est l'école de Platon, cette Académie où Eudoxe de Cnide (environ 390-340 av. J.-C.) travaille parmi des philosophes, des astronomes et des géomètres, c'est l'école d'Aristote, le Lycée où, à la veille de l'expédition asiatique d'Alexandre le Grand (vers 350), on trouve des cartes qui représentent encore la terre habitée telle qu'elle était

connue au temps d'Hécatée de Milet et d'Hérodote (fin du VI<sup>e</sup> - première moitié du V<sup>e</sup> s.). Un tel immobilisme est frappant et montre que, pendant la période classique, le courant ethno-historique a pris la prééminence sur la cartographie, l'astronomie et la géométrie<sup>8</sup>.

- 13 Ératosthène de Cyrène (environ 275-193 av. J.-C.), dans la Bibliothèque d'Alexandrie, prend l'initiative d'une révision générale de ces « anciennes cartes » et fait basculer l'ensemble de l'Extrême-Orient de manière à aligner les montagnes du nord de l'Inde sur la chaîne du Taurus, qui traverse l'ensemble de l'Asie et se trouve sur le « parallèle de référence » de son dessin. Cette « rectification » fonde véritablement la géographie hellénistique et gréco-romaine. Mais tandis qu'Ératosthène, Hipparque, Geminos, Strabon, Marin de Tyr et Ptolémée tracent leurs figures géométriques, vérifient leurs calculs, établissent méridiens et parallèles, réfléchissent aux méthodes de projection plane, compilent récits de voyages et périple, en quête d'informations topographiques de première main, et tentent de localiser les points remarquables avec la plus grande précision, en mêlant les calculs de position et l'approximation<sup>9</sup>, les anciennes cartes circulent toujours, et continuent à répandre une image mentale de la terre nourrie des représentations traditionnelles. L'insistance même avec laquelle Ératosthène, dans les citations de Strabon, affirme que l'on ne peut se contenter des « anciennes cartes » montre implicitement leur degré de diffusion. Et c'est l'un des enjeux du débat entre Ératosthène et l'astronome-géographe Hipparque : celui-ci, partisan de la plus grande rigueur mathématique, estime que l'on n'a pas les moyens de renouveler les cartes de la terre sur des bases scientifiques satisfaisantes. Critiquant les approximations de la carte d'Ératosthène, il conclut qu'il vaut mieux s'en tenir aux anciennes cartes, position qui scandalise Strabon.
- 14 L'histoire de la géographie ne doit pas négliger les conditions matérielles de diffusion des cartes de la terre. Manuscrites, elles sont toutes des prototypes, qui peuvent être recopiés et donner lieu à des déformations plus ou moins grandes. En l'absence de cartes imprimées et diffusées à l'identique, il n'y a pas de modèle dominant, unanimement partagé et normatif. Il n'y a pas de contrôle de la part des professionnels sur la production cartographique. Des cartes manuscrites se diffusant selon des circuits incontrôlables ne permettent pas le processus de standardisation qui, dans une production imprimée, conduit peu à peu à résorber les différences, les idiosyncrétismes, en une figure identitaire. Des cartes modernes peuvent être tracées à Alexandrie, les cartes anciennes n'en continuent pas moins à être recopiées, à circuler et à rester efficaces. Ce qui fait sourire le cartographe sérieux, chaque fois qu'il a sous les yeux l'un de ces documents périmés, mais ce qui nous conduit à nous interroger sur les cartes qui ont pu effectivement modeler la conscience géographique des hommes de l'Antiquité...
- 15 Nous avons la chance de disposer d'un ensemble de témoignages, qui montrent la résistance de ces cartes anachroniques alors même que les progrès de la géographie devraient les condamner. Première moitié du Ve siècle avant J.-C. : Hérodote s'esclaffe à la vue des cartes de la terre tracées au compas, cercles parfaits régis par une symétrie trop belle pour être vraie<sup>10</sup>. IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. : nouvel éclat de rire, celui d'Aristote qui se moque de ceux qui continuent à dessiner l'oekoumène toute ronde, ce que le raisonnement comme l'expérience sensible dénoncent comme impossible<sup>11</sup>. On sait pourtant, grâce à Démocrite et au platonicien Eudoxe, que la terre se présente comme une surface dont la longueur est plus grande que la largeur (le rapport varie d'un auteur à l'autre). I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. : Geminos, dans son manuel d'astronomie, donne raison aux cartographes qui tracent la terre sur des tablettes oblongues et critique ceux qui tracent

des cartes rondes, dans lesquelles il n'y a ni longueur ni largeur<sup>12</sup>. La cartographie alexandrine a pourtant connu son apogée, avec l'entreprise d'Ératosthène...

- 16 Ces anciennes cartes rondes restent en circulation (on aimerait savoir dans quel contexte elles sont « publiées » et « diffusées »), avec les modèles archaïques qui organisent leur géographie, et nous pouvons en suivre la diffusion dans la littérature plus tardive. Le Périégète Pausanias, par exemple, à qui nous devons une fort belle *Description de la Grèce*, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans ses allusions à la géographie d'ensemble de l'oekoumène, est beaucoup plus proche d'Hérodote que de Ptolémée, son contemporain. Les habitants de Delphes lui montrent encore l'*Omphalos* (« Nombril ») de pierre blanche qui, disent-ils, marque le centre de la terre<sup>13</sup>. Cette image d'un monde circulaire, centré autour du grand sanctuaire d'Apollon, est une survivance de l'époque archaïque, même si désormais elle relève davantage de la curiosité touristique que du savoir des géographes. Et bon lecteur d'Hérodote, Pausanias perpétue la représentation des « confins de la terre » comme espace aux milles merveilles, périphérie du monde où se déclinent les différences : « À mon avis, si l'on voulait parcourir les confins de la Libye (i.e. de l'Afrique) ou du pays des Indiens et des Arabes en voulant retrouver tous les animaux que l'on voit chez les Grecs, il en est certains que l'on ne trouverait pas du tout, d'autres paraîtraient ne pas avoir du tout les mêmes caractères »<sup>14</sup>. Dans ses allusions à la géographie de l'Europe, Pausanias reste encore largement tributaire d'Hérodote. À l'âge d'or de la Gaule romaine, notre auteur note que les Gaulois vivent aux confins de l'Europe, au bord d'une mer immense et inexplorée, dont les bateaux n'ont jamais pu atteindre les limites<sup>15</sup>. Les plus éloignés des Celtes vivent à la lisière de déserts glacés<sup>16</sup>.
- 17 De tels énoncés sont instructifs. L'historien positiviste de la géographie traitera Pausanias d'arriéré et de compilateur sans esprit critique. L'ethnogéographe s'intéressera à ce que ce témoignage nous apprend sur la diffusion sociale et bibliographique du savoir géographique dans l'Antiquité. Pausanias a lu Hérodote, mais pas Poseidonios ni Strabon, qui auraient modernisé sa vision de l'Occident. Il est pourtant homme de culture et de bibliothèque. Mais il n'a pas rencontré les œuvres géographiques les plus à jour, représentatives de la science alexandrine, ce que l'on peut expliquer de plusieurs manières. Les textes et les cartes de la géographie alexandrine sont-ils confinés dans des lieux très spécialisés, d'accès difficile au profane ? Probablement, mais Pausanias semble connaître ce type de documentation, ou du moins son existence. Évoquant le genre de vie d'une tribu Africaine, les Nasamons, il rappelle que ce sont les mêmes hommes que les « Atlantes » d'Hérodote ou encore que les « Lixites », de ceux qui disent connaître les mesures de la terre<sup>17</sup>. Cette périphrase<sup>18</sup> renvoie de toute évidence à la géographie mathématique, celle des cartographes alexandrins qui ont entrepris de mesurer précisément les dimensions de la terre habitée (l'oekoumène) comme la circonférence du globe terrestre. On peut penser plus précisément à Ératosthène lui-même. Alors que Pausanias cite nommément Hérodote, sa source principale pour les digressions de géographie générale, il ne peut faire qu'une allusion imprécise, générique et anonyme aux géographes hellénistiques... qu'il juge de toute évidence trop spécialisés, trop abscons pour en faire un usage autre que ponctuel : il leur emprunte un ethnonyme ! Nous avons sans doute ici un choix délibéré pour un modèle de discours archaïque, mais validé par la tradition, profondément ancré dans les esprits et en accord avec les textes littéraires qui sont à la base de l'éducation de l'époque.
- 18 Au II<sup>e</sup> siècle encore, Lucien de Samosate, illustrant merveilleusement le renouveau littéraire et intellectuel de la Seconde Sophistique, se réfère à la géographie d'Homère et



d'Hérodote sans rien connaître, ou reprendre, des travaux menés à Alexandrie. Selon l'analyse de J. Bompaire<sup>19</sup>, il nous dépeint « un monde où l'école a rangé chaque cité, chaque nation à sa place en lui donnant un costume, une tâche et des vices, où les scènes de la Comédie et les utopies romancées sèment quelques beaux monuments et d'édifiantes vertus, un monde que Stace et Lucien ou tout autre écrivain nourri par la Mimésis accepte par habitude sans songer qu'il a pu rencontrer dans sa visite à Glycon des Paphlagoniens qui n'étaient pas nécessairement des imbéciles, lors de son passage dans l'administration égyptienne des Égyptiens qui n'étaient pas des sorciers et qu'à Athènes, il n'a peut-être pas de ses yeux vu se dresser le Pélasgique ruiné depuis des siècles... Ni Antioche, ni Alexandrie, ni Athènes ne sont authentiquement décrites par Lucien qui y a vécu, et un mot de l'Alexandre le peint à merveille : « le pilote qui débarque à Aegialos... ville dont parle le bon Homère ». Cette référence au catalogue des vaisseaux lui suffit ». Au travail mathématique des cartographes Alexandrins s'oppose cette géographie composée d'un patchwork d'images d'Épinal, mise en ordre du monde autour de quelques polarités ethnographiques simples, de quelques stéréotypes climatiques et paysagers, qui frappent l'imagination et se gravent dans la mémoire.

- 19 On pourrait multiplier les exemples, qui conduisent tous à la même conclusion : la cartographie scientifique, celle d'Ératosthène, d'Hipparque, de Ptolémée, n'a qu'un très faible impact sur l'image du monde des Grecs cultivés à l'époque hellénistique et gréco-romaine. Cette cartographie est une affaire de spécialistes, elle relève d'un savoir ésotérique, qui n'a que peu d'emprise sur la culture collective. Si la carte Alexandrine a pu légèrement influencer sur la conscience géographique des Grecs de l'époque hellénistique ou impériale, c'est, dans le meilleur des cas, grâce à des manuels scolaires comme la *Périégèse de la Terre habitée* de Denys d'Alexandrie (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.), qui vulgarise Ératosthène et Poseidonios, retenant quelques alignements de la carte du premier, quelques comparaisons visuelles et images ethnographiques du traité du second, puisant encore largement dans les Histoires d'Hérodote, dans l'*Odyssée* ou les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, et enrobant le tout d'un langage poétique et homérisant qui aurait scandalisé Ératosthène, mais qui était sans doute l'excipient pour faire accepter à de jeunes élèves cette potion géographique indigeste<sup>20</sup>...
- 20 Denys nous offre en fait une description de la carte (une *ekphrasis*) de carte(s) : du parallèle de référence de la carte d'Ératosthène, il souligne le tracé oriental, avec le tracé du Mont Taurus qui coupe en deux tout le continent asiatique. Il reprend un autre axe fondamental, celui des méridiens de la carte alexandrine, que l'on trouve chez Eratosthène, Hipparque et Strabon : le Borysthène (le Dniepr), le Pont-Euxin, et les Roches Cyanées<sup>21</sup>. Mais simultanément, il se réfère à un autre alignement caractéristique, lui, de cartes beaucoup plus anciennes (Hécatee de Milet à la fin du VI<sup>e</sup> s.) : « Le Tanaïs ; au milieu, sépare l'Europe de l'Asie : serpentant à travers la terre des Sauromates, il est entraîné vers la Scythie et le lac Méotide, au nord ; au sud, comme frontière commune, l'Hellespont ; la limite se prolonge plus au sud jusqu'à la bouche du Nil »<sup>22</sup>. Une carte archaïque vient ainsi se superposer à la carte hellénistique, sous les yeux de Denys, et dans les esprits des jeunes destinataires de cette étrange leçon de géographie, dans les écoles d'Alexandrie...
- 21 On a conservé Denys, Lucien et Pausanias, mais on a perdu les œuvres d'Ératosthène, Hipparque, Poseidonios et Martin de Tyr, que nous connaissons, pour les trois premières, par les citations qu'en donnent principalement Strabon et, pour le dernier, Ptolémée lui-même. Les conditions de la survie de Ptolémée apparaissent d'ailleurs comme largement



contingentes, et il serait faux, dans l'état actuel de notre documentation, de prétendre que sa *Géographie* ait exercé une influence quelconque sur la société gréco-romaine<sup>23</sup>.

- 22 On oublie souvent que les savants qui ont travaillé à Alexandrie sont moins nombreux que les enseignants d'une université contemporaine... Tout porte à croire que le courant scientifique de la géographie grecque a connu une diffusion sociale restreinte sinon confidentielle. Nous avons avancé l'hypothèse que la carte alexandrine était avant tout un instrument de communication entre spécialistes, le moyen pour les géographes de contrôler et de corriger leurs travaux respectifs, un dispositif de calcul permettant de vérifier la cohérence, la vraisemblance des mesures et des localisations apportées dans le cours des traités<sup>24</sup>. La carte serait ainsi un objet à usage interne dans un milieu de professionnels qui se constitue effectivement dans le sillage d'Ératosthène, lui-même héritier d'Eudoxe et du « pensoir » de Socrate, autour d'une certaine forme de déontologie et de règles de méthode appliquées en commun.

## Mythe et géographie en Grèce ancienne

- 23 Les représentations géographiques dominantes restent nourries de réminiscences littéraires et poétiques, de modèles schématiques et de cartes désuètes, qui perpétuent les mêmes visions archaïques du monde. On peut expliquer cette situation, pour une large part, par les conditions de reproduction matérielle des textes et des cartes : il était plus facile de dessiner des cartes rondes ou très schématiques que les constructions géométriques sophistiquées d'Ératosthène, reposant sur un jeu complexe de mesures et de proportions. Mais la place centrale d'Homère dans l'enseignement des grammairiens comme des rhéteurs, durant toute l'histoire de l'hellénisme, prédisposait aussi à accepter une image archaïque du monde, entouré par l'Océan et jalonné par les étapes du périple d'Ulysse... Denys le Périégète, Lucien et Pausanias invitent l'historien des sciences à une conclusion paradoxale : la géographie littéraire et traditionnelle, réduite à une série de « lieux communs » sur les confins du monde, déployant les itinéraires mythiques d'Ulysse, de Ménélas ou des Argonautes, est plus utile à l'homme du II<sup>e</sup> siècle de notre ère que les mesures de Marin de Tyr ou de Ptolémée. Il y trouve un ensemble de références culturelles qui fonctionnent comme « signes de reconnaissance », comme signes symboliques dans les interactions sociales, comme marques de « distinction » culturelle, un cadre accompagnant la lecture des textes majeurs de la littérature grecque. C'est une géographie réduite à des *topoi* descriptifs, familiers comme des proverbes...
- 24 La géographie est ainsi à l'image de cette culture lettrée des premiers siècles de notre ère, connue sous le nom de Seconde Sophistique, qui manipule les thèmes et les modèles traditionnels dans un jeu complexe d'imitation (*mimésis*), et de variation. Il y a un aspect ludique, par exemple, dans le soin avec lequel Denys, dans son manuel de géographie pour écoliers, dissémine les indices permettant de reconstituer l'itinéraire de la nef Argo, dont le poète Apollonios de Rhodes a fixé la version canonique peu avant qu'Ératosthène ne se mette à corriger les anciennes cartes. La géographie offre ainsi un cadre d'intelligibilité pour les grands voyages mythiques, et cette étonnante carte mentale parvient à faire coexister le monde des héros, le monde des dieux (Dionysos se promène en Inde, tandis que Zeus et les astres veillent à la justice et au destin) et le monde des hommes (nous sommes sous le règne de l'empereur Hadrien, mais aussi dans le monde des cités de « mangeurs de pain », des nomades et troglodytes, le monde de l'anthropologie grecque classique).

- 25 On comprend dès lors que la question de la géographie homérique ait donné lieu à un débat si vif durant toute la période hellénistique. L'enjeu était de taille : il s'agissait d'admettre ou de dénier la part d'information véridique renfermée dans la poésie, la compatibilité du plaisir du *muthos* et de l'enseignement de l'*historia*. Un tel enjeu justifiait la position catégorique d'Ératosthène : il n'y a pas de vérité dans l'épopée, tout est fiction, et il serait vain de vouloir reporter les voyages d'Ulysse sur l'espace de la Méditerranée. Il ira même jusqu'à affirmer que l'on découvrirait l'espace des navigations d'Ulysse le jour où l'on aurait trouvé le bourrelier qui a cousu l'outre des vents sur lesquels règne Eole<sup>25</sup> ! Ératosthène voulait assurément bâtir un champ scientifique autonome, détaché de l'autorité de la tradition littéraire, reposant sur des méthodes aussi précises que possible. Mais pouvait-on ainsi reléguer dans le champ de la pure fiction ces épopées qui avaient inspiré tout le système éducatif du monde grec ? Il est frappant d'observer l'ampleur des efforts déployés par Polybe et Strabon pour réhabiliter une grande partie de cette géographie homérique et littéraire, tant étaient grands les enjeux idéologiques. On ne pouvait pas saper les fondements de la culture traditionnelle. On voit ainsi se déployer une herméneutique de scholiastes et de grammairiens, en introduction aux XVII livres de la *Géographie* de Strabon, pour démontrer, contre Ératosthène, qu'Homère reste un maître de la géographie pour qui sait retrouver les descriptions réalistes sous les atours du mythe. Les arguments invoqués tiennent souvent du tour de force intellectuel, quand ce n'est pas du jeu de mots ou du mot d'esprit. Cratès de Mallos, Polybe et Strabon ouvrent la voie aux travaux de Victor Bérard qui, lui, a renoncé aux subtilités de l'allégorie pour lire Homère au pied de la lettre...
- 26 Mais les concessions faites par Strabon à l'omniscience d'Homère s'accompagnent d'une autre forme d'intransigeance. Car malgré cet effort louable pour retrouver la vérité sous les déformations de la fiction poétique, l'obsession majeure du géographe est d'être piégé par le mythe. Non pas le mythe littéraire d'Homère, qui dissimule toujours un noyau de vérité accessible à la lecture allégorique, mais le mythe comme paradigme du discours faux et mensonger, du dérèglement du langage, du babil incontrôlé. Or le mythe apparaîtrait de manière privilégiée dans les récits de voyage : « Tout homme qui raconte son propre voyage est un fanfaron »<sup>26</sup>. Cette formule sans appel de Strabon est confirmée par l'historien Polybe, qui constate qu'il n'y a rien de plus difficile, pour un grand voyageur, que de respecter la vérité pour elle-même, de ne rien raconter en dehors de la réalité et d'éviter les récits extraordinaires et merveilleux<sup>27</sup>. La loi est générale et n'admet qu'une exception aux yeux de Strabon : Homère. Elle conduit à dénoncer comme mythiques les récits d'exploration, seuls susceptibles d'élargir l'horizon des cartographes Alexandrins. Pour Strabon, toute information sur les régions les plus lointaines relève a priori du mythe, et il reproche à Ératosthène d'avoir utilisé ce genre de sources à propos des rivages de l'Atlantique, des régions au-delà des Colonnes d'Héraklès.
- 27 Le comble, pour un géographe grec, est de donner un lieu sur la carte à des toponymes sans référent réel. Ainsi en est-il de Cerné, au large du rivage africain, qu'Ératosthène a imprudemment localisé, alors que ce lieu n'existe pas selon Strabon<sup>28</sup>. On observe la même méfiance à l'encontre du traité *De l'Océan* du Massaliote Pythéas (2<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui, sorti par Gibraltar, longe la façade atlantique de l'Europe avant d'approcher de Thulé, l'île mystérieuse de l'Antiquité classique, entourée d'une substance gélatineuse où se mêlent la glace, l'eau et l'air. Ératosthène en tint compte et fit de Thulé le point le plus septentrional du monde habité : il fut sévèrement réprimandé par ses successeurs qui l'accusèrent de prêter foi à un conteur de sornettes, un comble, lui, le

pourfendeur d'Homère... ! Pour Strabon, Pythéas incarne le mensonge absolu, la fantaisie la plus débridée. Pouvait-il en être autrement pour le découvreur de Thulé, cette île du Nord que nul autre voyageur n'a vu après lui ? Ironie de l'histoire, car certains détails suggèrent la réalité du voyage de Pythéas, notamment sa description des aurores boréales à l'approche du cercle arctique...

- 28 Si l'historien de la géographie peut aujourd'hui classer Pythéas au rang des grands voyageurs de l'Antiquité, l'ethnogéographe réfléchira aux raisons de cette prudence excessive de la tradition scientifique alexandrine, aux enjeux symboliques qu'il y avait à admettre ou à refuser l'existence de cette île comme point le plus septentrional du monde connu. Car l'enjeu de ces polémiques est bien de tracer les limites du réel et du possible, de délimiter une oekoumène s'offrant aux parcours et à la connaissance humaine. La géographie hellénistique, telle qu'elle est mise en forme dans le traité de Strabon, ne s'intéresse plus aux régions des confins, aux terres extrêmes, qui étaient au contraire si importantes dans les *Histoires* d'Hérodote. Tout récit relatif aux confins de la terre, selon Polybe<sup>29</sup>, ne traduit que l'ignorance de son auteur ou son projet mythographique. La géographie porte sur les terres habitées et civilisées, non sur les déserts ou les zones de peuplement de tribus primitives. Strabon ira même jusqu'à affirmer que, pour les confins nord de l'oekoumène, il suffit au cartographe de relier par une ligne droite les points les plus septentrionaux connus à l'est et à l'ouest, sans se préoccuper de ce qui pourrait se trouver au-delà...
- 29 Franchir les colonnes d'Héraklès et prétendre élargir le cadre de l'oekoumène, comme le fit Pythéas, c'est transgresser les limites du monde humain, régi par la mesure, pour s'aventurer dans l'inconnu. L'explorateur fait preuve d'*hubris*, d'une forme d'audace et de démesure négativement connotée : « Pythéas prétend avoir atteint les limites de l'univers et reconnu le nord de l'Europe, ce qu'on ne pourrait même pas croire d'Hermès s'il alléguait chose pareille »<sup>30</sup>. Thulé, effacée de la carte hellénistique, n'en continue pas moins à faire rêver : Denys le Périégète, dans le voyage imaginaire auquel il invite les lecteurs de sa leçon de géographie, n'hésite pas à les faire naviguer sur une « nef bien construite » (comme celle d'Ulysse et de Jason), jusqu'aux rivages de cette île lointaine. Elle inspira aussi un romancier, Antonius Diogène, qui rédigea *Les merveilles d'au-delà de Thulé*.
- 30 La position hypercritique de certains géographes hellénistiques s'explique sans nul doute par l'importance de la tradition poétique et littéraire. La géographie ne pouvait se définir comme savoir scientifique qu'en se démarquant de manière drastique des descriptions mythiques de l'espace. Le danger était réel. Face à la géographie revue et corrigée d'Eratosthène se dressait l'œuvre de son prédécesseur immédiat à la tête de la Bibliothèque d'Alexandrie : Apollonios de Rhodes, auteur des *Argonautiques*, vaste navigation de Jason et de ses compagnons qui se déploie sur les trois continents, grâce à un réseau complexe de fleuves, la lacs et de mers<sup>31</sup>. Partis de Thessalie, les Argonautes font d'abord le périple du Pont-Euxin (la mer Noire), puis vont remonter le cours de l'Istros (le Danube), ce grand fleuve d'Europe qui prend naissance dans les monts Rhiphéas, au nord, et se divise en deux branches, dont l'une se jette dans la mer Ionienne (l'Adriatique) et l'autre dans le Pont-Euxin. C'est là un savoir depuis longtemps établi, que partagent Eschyle et Aristote, et que Strabon lui-même ne jugera pas invraisemblable. Les Argonautes se retrouvent donc en Adriatique, longent la côte d'Illyrie, avant d'être déportés vers le nord par la tempête. Ils remontent alors le cours du fleuve Eridan (le Pô), qui est relié au Rhône. Ils peuvent ainsi gagner la Méditerranée, naviguent le long de

l'Italie, approchent de la Grèce, sont une nouvelle fois détournés par une tempête vers la Libye (Grande Syrte). De là se déroulera le retour final vers la Grèce. Il est évident qu'Apollonios a eu plus de lecteurs qu'Ératosthène, qu'il a davantage influé sur la conscience géographique des élites lettrées, en composant ce poème épique et érudit qui allait devenir l'un des morceaux de choix des écoles hellénistiques. Le commentaire littéraire, les gloses des grammairiens, la mémorisation par cœur, autant de chemins pour apprendre la géographie à travers un grand récit mythique. L'effort critique pour épurer la géographie de ses composantes mythiques se heurtait à la tradition culturelle, et Strabon censure peut-être d'autant plus vivement Pythéas, qu'il admet la réalité de la navigation d'Ulysse et des Argonautes<sup>32</sup>...

- 31 Cette situation de fait pose un cruel dilemme : l'historien de la géographie doit-il privilégier la voie la plus scientifique, celle qui fonde la généalogie de la cartographie moderne où Ératosthène et Ptolémée préparent Mercator et Cassini ? Ne doit-il pas aussi rechercher les représentations plus répandues, la vision que les Grecs, dans leur plus grand nombre, ont eue de l'espace terrestre et de ses peuples à travers les allusions des poètes, les résumés des compilateurs, les approximations des rhéteurs, les jeux toponymiques des tragiques et des lyriques, les récits des mythographes ? Notre connaissance contemporaine de ce qu'est la géographie ne doit plus conduire à proscrire trop vite les courants qui s'en écartent. Rien ne serait plus éloigné de la réalité de la géographie antique que de recomposer artificiellement un long fleuve tranquille, conduisant d'Anaximandre à Ptolémée, c'est-à-dire au seuil des temps modernes, progressant d'une allure égale vers un optimum de précision et de scientificité. Les affluents, les ramifications, les trous d'eau et les grands lacs stagnants sont tout aussi importants : la poésie épique, le périple littéraire, la tragédie antique sont des documents aussi fondamentaux que Strabon et Hérodote.
- 32 On ne peut plus concevoir une histoire de la géographie grecque qui ferait abstraction de ce jeu d'échanges complexes entre une littérature spécialisée et la littérature tout court. La poésie archaïque et classique, en particulier, peut témoigner de la lente diffusion des toponymes et des ethnonymes, de l'élargissement progressif de l'horizon géographique. Il y a un cheminement parallèle des premières périégèses et descriptions géographiques – celles d'Hécatée et d'Hérodote, à la fin du VI<sup>e</sup> et dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle – et d'une écriture mythographique, connue aujourd'hui de manière fragmentaire, qui déployait sur l'espace de l'oekoumène, des récits d'errance, de migrations, de quêtes et de fuites, animant ainsi les listes toponymiques des géographes, tissant grâce à elles la toile de fond familière ou inquiétante, proche ou exotique, des sagas héroïques. Paul Veyne a justement insisté sur l'importance des localisations, du cadre spatial dans les mythes : « Il y a dans la mythologie grecque une musique des noms de lieux »<sup>33</sup>. La formule est pertinente : c'est grâce au mythe, dans la poésie et dans la tragédie, pour une très large part, que les Athéniens vont se familiariser avec la nomenclature géographique. La géographie commune passe par les toponymes, des noms sans espace véritable, des noms associés aux étapes d'un drame ou d'une saga, des paysages esquissés par un climat tragique ou quelques épithètes poétiques. Eschyle, Sophocle et Euripide sont, de ce point de vue, des sources privilégiées pour étudier la lente progression des représentations géographiques du V<sup>e</sup> siècle, la synthèse entre les traditions des périégètes et celles des mythographes et des poètes<sup>34</sup>.
- 33 Il ne suffit pas de prendre acte de l'existence d'une forme de géographie dans la littérature grecque, de retracer la généalogie de ces représentations et de repérer par

exemple comment Hécatee ou Hérodote peuvent inspirer telle allusion géographique ou ethnographique d'une tragédie. Il s'agit aussi de réfléchir sur le statut d'une géographie qui se transmet par l'oralité et non par la lecture des traités ou la consultation des cartes, qui fixe peu à peu dans la mémoire des spectateurs une certaine nomenclature toponymique, des stéréotypes paysagers ou ethnographiques. Il n'y a pas de vision cartographique et synoptique de l'espace, mais une perception séquentielle des toponymes, le degré de familiarité ou d'étrangeté de leurs sonorités, les associations et les stéréotypes qu'elles peuvent éveiller. Le mythe, dans ses variantes traditionnelles comme dans ses formes littéraires, permet une certaine forme de mémorisation de la toponymie : celle-ci est subordonnée à la logique du récit, qui en constitue le fil directeur, sous la forme de grands itinéraires œcuméniques, comme l'errance d'Io, la migration des Danaïdes, les voyages d'Héraklès, d'Ulysse et des Argonautes, ou sous la forme d'horizons oniriques et merveilleux.

34 Le savoir géographique hellénistique va se dégager de la prééminence du narratif pour obéir à une logique d'exposition autonome, celle d'un balayage ordonné de la surface de la terre habitée, partagée en unités territoriales par des limites naturelles ou politiques. La géographie affirme ce faisant son indépendance par rapport au mythe, elle s'affranchit du contexte narratif qui en constituait le cadre d'exposition et de mémorisation. Dans la géographie d'Eratosthène, le toponyme renvoie d'abord à un lieu de l'espace réel, à une forme géométrique ou à un point, avant de se charger de significations annexes et associées le rattachant à l'histoire ou à la mythologie. La connaissance de l'espace terrestre est alors une fin en soi, indépendante de l'éclaircissement des grands textes littéraires. Le cas, déjà évoqué, de la *Description de la Terre habitée* de Denys le Périégète n'en devient que plus intéressant dans son ambiguïté. Destiné à enseigner la géographie aux écoliers d'Alexandrie, sous le règne d'Hadrien, ce manuel tente de concilier la méthode objective de description de l'espace inspirée par la cartographie hellénistique et les schémas traditionnels de la géographie mythico-littéraire, essentiellement l'*Odyssée* et les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

35 Certaines étapes-clés de ces grands récits de voyages se trouvent reportées dans la description cartographique sous forme de toponymes particulièrement chargés de sens ou de citations cryptées. Mais cette logique narrative est à présent déconstruite pour obéir à l'ordre d'exposition géographique de la *Périégèse*, qui se plie à une certaine discipline d'exposition, en suivant les rivages selon une certaine orientation, en énumérant les îles, les peuples et les fleuves selon un ordre continu. Les principales étapes de l'*Odyssée* et des *Argonautiques* sont présentes dans la « carte mentale » déployée par Denys, mais le fil conducteur du voyage et du récit a été interrompu. C'est au lecteur, imprégné de cette culture littéraire traditionnelle, qu'il revenait de recomposer cette continuité narrative, en se déplaçant à l'intérieur du texte de Denys pour relier entre eux les lieux signifiants du récit épique. Était-ce une ruse pédagogique, de la part du maître de géographie, pour inculquer malgré tout l'ordre cartographique à des esprits littéraires ? Ou l'aveu implicite que la carte d'Eratosthène servait entre autres, sinon d'abord, à visualiser d'une manière nouvelle les voyages d'Ulysse et de Jason ?

### 36 Conclusion

37 On peut sans doute qualifier de « déconstructionniste » notre point de vue, qui consiste à aborder un système de savoirs, comme la géographie antique, par ses failles, ses contradictions, ses paradoxes et ses marges, plus que par la voie royale d'un progrès linéaire et rassurant. Mais la manière même dont une science se constitue, délimite ses

frontières, se positionne dans l'ensemble de la culture de son temps, relève de l'enquête historique au même titre que ses contenus dogmatiques ou factuels. La définition contemporaine de la géographie ne permet de suivre qu'un fil conducteur dans un ensemble de traditions plus complexes. L'illusion monographique doit s'effacer devant la réalité des polyphonies : il y a des géographies antiques, qui correspondent souvent à des programmes culturels particuliers, c'est-à-dire à des curiosités, des langages, des usages et des attentes socialement déterminées. Ces ramifications du savoir géographique ont été, jusqu'à présent, étudiées séparément sous l'impact des catégories a priori de l'historien moderne qui distingue ce qui relève du mythe et de la science, de la vulgarisation et de la recherche de pointe. Nous avons voulu suggérer l'intérêt d'une histoire plus générale des représentations de l'espace, s'attachant aux interactions et aux contaminations autant qu'au parallélisme des traditions : comment la « géographie scientifique » peut-elle se définir par rapport aux traditions littéraires ? Comment la nécessité de se démarquer de la « géographie mythique » la conduit-elle à adopter une attitude hyper-critique à l'encontre des récits de voyage ? Et inversement, comment cette « géographie scientifique » peut-elle être vulgarisée, mêlée à des formes de discours plus traditionnels (Denys d'Alexandrie tentant de concilier Homère et Eratosthène) ? L'historien pourrait ainsi définir une nouvelle dynamique des savoirs : aux modèles simples et linéaires du progrès, il substituerait des rythmes multiples d'évolution, la complexité des échanges et des métamorphoses, des graphes et réseaux, des ellipses et des condensations...

---

## NOTES

1. P. Pédech, *La géographie des Grecs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976. Voir en particulier la conclusion, p. 196-197 : la géographie descriptive "a manqué d'une définition précise qui aurait circonscrit son domaine dans l'étude des modes d'organisation de l'espace sous l'action des phénomènes physiques et des groupements humains. C'était une tâche délicate qui exigeait une discipline rigoureuse dans l'observation et la mesure des données, mais aussi dans leur choix et dans leur classement ; il fallait éliminer la mythographie et le goût des *mirabilia* auxquels l'esprit grec a rarement su renoncer. Il fallait adapter des catégories bien définies, comme les structures, les réseaux, les fonctions (...). La géographie descriptive a donc manqué à la fois d'esprit scientifique et de mesure dans ses aspirations".
2. Voir G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Les Belles Lettres, Paris, 1966 ; *La géographie antique*, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?, 1975 (Présentation résumée et simplifiée de l'ouvrage précédent).
3. Pour une présentation plus générale de ce champ de savoir, nous nous permettons de renvoyer à notre livre, *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris, Armand Colin, 1991.
4. Pour une critique de ce point de vue, voir la préface de Michel Serres à ses *Éléments d'Histoire des Sciences*, Bordas, 1989.
5. R. Baladié, *Le Péloponnèse de Strabon. Etude de géographie historique*, Paris, les Belles Lettres, 1984, p. 344 : "Or, pour que le public, dans l'ensemble populaire, qui assistait à la comédie pût prendre

quelque intérêt à cette scène, il fallait de toute évidence que l'usage des cartes ne fût pas ignoré du plus grand nombre".

6. Plutarque, *Vie de Nicias*, XII.1 : "les jeunes gens dans les palestres et les hommes d'âge assis dans les boutiques et les exédres dessinaient sur le sol la forme de la Sicile et les contours de la mer qui la baigne, avec les ports et les sites de l'île qui regardent la Libye" ; *Vie d'Alcibiade*, XVII.3-4 : "...beaucoup d'Athéniens, assis sur les palestres et les hémicycles, dessinaient la forme de l'île et la position de la Libye et de Carthage". Notons que R. Baladié, *op.cit.*, p. 344, prend ce témoignage au pied de la lettre : "Plutarque confirme, pour la même époque, cette aptitude du public athénien (...). Ce trait, que Plutarque a recueilli, prouve, à n'en pas douter, que le passage du dessin en projection plane à la vision dans l'espace était un mouvement de l'esprit tout à fait naturel aux Athéniens de cette époque ; ils étaient donc en mesure de lire des cartes et de s'en servir".

7. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, VI.I.

8. Voir l'excellent livre de C. Van Paassen, *The Classical Tradition of Geography*, J.B. Wolters, Groningen, 1957.

9. Voir notre étude : "Cartographie et rectification. Essai de lecture des *Prolégomènes* de la *Géographie* de Strabon", p. 27-64, in : *Strabone. Contributo allo studio della personalità e dell'opera*, vol. II, a cura di G. Maddoli, Perugia, 1986.

10. Hérodote, *Histoires*, IV.36.

11. Aristote, *Météorologiques*, II.5, 362b 12 sq.

12. Géminos, *Introduction aux phénomènes*, XVI.3.

13. Pausanias, *Périégèse de la Grèce*, X.16.3.

14. Pausanias, *Périégèse de la Grèce*, IX.21.5.

15. Pausanias, *Périégèse de la Grèce*, I.4.1.

16. Pausanias, *Périégèse de la Grèce*, I.35.5.

17. Pausanias, *Périégèse de la Grèce*, I.33.5.

18. Pausanias n'emploie jamais le nom de *geographia* et tous ses dérivés.

19. J. Bompaire, *Lucien écrivain : imitation et création*, Paris, 1958, p. 234-235.

20. Voir C. Jacob, *La description de la Terre habitée de Denys d'Alexandrie, ou la leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1990.

21. Denys, *Périégèse*, v. 311-313. Voir Strabon, *Géographie*, 1.4.2, C62-63.

22. Denys, *Périégèse*, v. 14-18.

23. À ma connaissance, l'état de la question le plus récent se trouve dans O.A.W. Dilke, *Greek and Roman Maps*, London, Thames and Hudson, 1985, Ch. XI : "The Development of Ptolemaic Maps" (p. 154-166); repris et modifié dans *The History of Cartography*, vol. 1, *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, J. B. Harley et D. Woodward eds, The University of Chicago, 1987, p. 266-274.

24. C. Jacob, "Inscrire la terre habitée sur une tablette. Réflexions sur la fonction des cartes géographiques en Grèce ancienne", in : *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Sous la direction de Marcel Detienne, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 273-304.

25. Strabon, *Géographie*, I.2.15, C24.

26. Strabon, *Géographie*, I.2.23, C30. Voir aussi Polybe, *Histoires*, IV.42.7 : "Cela soit dit encore, et surtout, à cause des histoires mensongères que racontent les navigateurs, pour que nous ne soyons pas forcés, du fait de notre expérience, de rester bouche bée comme des enfants devant tout ce qui est dit..." ; Ptolémée, *Géographie*, I.11.7.

27. Polybe, *Histoire*, III.58.9.

28. Strabon, *Géographie*, I.3.2, C 47-48. Un tel esprit critique, qui confine parfois à la paranoïa intellectuelle, s'explique peut-être par l'existence d'une littérature "para-géographique", dont l'exemple le plus connu est le *Périple d'Hannon*. Sur ce texte, voir notre article : "Aux confins de



l'humanité. Peuples et paysages africains dans le Périple d'Hannon", à paraître dans les *Cahiers d'Études Africaines* (E.H.E.S.S.).

29. Polybe, *Histoires*, III.38.3.

30. Strabon, *Géographie*, II.4.2., C 104.

31. Voir le livre toujours utile de E. Delage, *La géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*, Bordeaux/Paris, 1930.

32. Strabon, *Géographie*, I.2.38, C 44 - I.2.40, C 47.

33. P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Des Travaux/ Seuil, p. 35.

34. Malgré son titre, l'ouvrage de A. Bernand, *La carte du tragique. La géographie dans la tragédie grecque*, Éditions du C.N.R.S., 1985, se réduit à une accumulation de références sans réflexion plus générale sur le sens et la nature de cette forme de géographie.

---

AUTEUR

CHRISTIAN JACOB

CNRS-EHESS